

Christophe Léon

Pour Ellize et Aurélien, dès maintenant,
et pour Arno, un peu plus tard.

Dernier métro

LA JOIE DE LIRE
ENCOURAGEMENT

13 février 1962

Daniel Châtelet gravit les marches de l'escalier, se frayant un passage dans la foule. La bouche du métro République dégorgeait depuis plus d'une heure des milliers et des milliers d'anonymes des deux sexes et de tous âges.

Daniel eut un haut-le-cœur. Il s'adossa contre le mur à sa droite. La tête lui tournait. Depuis quatre jours le garçon était sujet à des insomnies. Il ne mangeait quasiment rien malgré les encouragements de sa grande sœur Louise.

Daniel ferma les yeux et tenta de reprendre le contrôle de son corps. Au bout d'une poignée de secondes, il se sentit déjà mieux. Il s'écarta de la paroi d'un coup d'épaule, regagnant le flot des grimpeurs. Il entrevit avec soulagement le gris-leu d'un ciel chagrin, inspira à pleins poumons. L'air glacé le pénétra. La sensation lui parut exquise.

Une fois à l'extérieur il se dirigea tant bien que mal en direction de la statue de la République, où s'agglutinait déjà une multitude de gens. Bizarrement, il régnait sur la place un calme inquiétant. Autour de Daniel on parlait à voix basse. On se chuchotait à l'oreille des mots aussitôt évaporés. Des pantomimes faisaient office de langage codé. On communiquait aussi avec les mains, par signes cabalistiques.

Daniel eut un sentiment de perte au milieu de ce magma humain.

« Seul... Je suis seul », pensa-t-il.

Réflexion qu'il jugea aussitôt stupide. Indigne d'un garçon de seize ans qui venait de vivre des événements tragiques. Il s'ébroua tel un jeune chiot sortant de l'eau, releva la pointe de ses pieds pour étirer ses mollets et fit craquer les phalanges de ses doigts.

« Voilà, maintenant ça va mieux », murmura-t-il.

Près de lui, une femme en robe noire et chignon dressé sur le sommet du crâne pleurait à chaudes larmes. Elle ne cessait de porter à son nez un mouchoir froissé. Elle le tenait du bout des doigts, presque précieusement. Elle s'en tamponnait les narines qu'elle avait irritées, et reniflait bruyamment. Ses yeux rougis roulaient dans leurs orbites. Le reste de son corps était d'une immobilité inquiétante.

Daniel décida de s'en écarter. Il joua des coudes afin de s'ouvrir une voie dans la cohue qui devenait de minute en minute plus dense.

« Pardon... Désolé... Pardon... »

Il buta sur un vieil homme et dut stopper sa progression. Dans le même temps, il sentit une poussée dans son dos. Il ne dut son salut qu'à un mastodonte de chair. Un obèse cravaté et boudiné dans un costume bon marché, contre lequel il échoua et trouva appui.

« Pardon, je suis désolé », s'excusa Daniel.

L'homme le toisa des pieds à la tête, mais ne dit mot.

Il ne se passa plus grand-chose de notable durant les dix minutes qui suivirent. Daniel prit son mal en patience.

Soudain il y eut un brouhaha. Il fut immédiatement suivi d'un cri. Celui-ci circula de bouche en bouche, roulant sur la crête d'une foule devenue houleuse. Il se propagea telle une onde de choc.

« Les flics ! »

Daniel tendit le cou dans l'espoir de les apercevoir. Où étaient-ils ? Il tira sur son menton, et grimpa sur la pointe des pieds. Son horizon se limita à une succession de têtes plus ou moins chevelues et de chapeaux plus ou moins crasseux. Il ne put se fier qu'à la rumeur, qui enfla... enfla... avant finalement d'exploser. La foule entière se mit à huer, à conspuer et à injurier les forces de l'ordre.

La situation était d'autant plus inquiétante pour Daniel, qu'il ne savait pas d'où viendrait le danger. Si l'agglutination des corps lui semblait être un bouclier efficace contre une éventuelle charge des policiers, il craignait aussi de se faire piétiner en cas de débandade.

Il imagina le cordon de CRS encercler la place et former la chaîne. Ou bien étaient-ce des gendarmes ? Quelle importance ? Daniel n'aimait ni les uns ni les autres. Mais l'histoire se renouvellerait-elle ? Oseraient-ils ?

Finalement ce ne fut qu'une fausse alerte. Daniel entendit les sifflets diminuer avant de s'éteindre bientôt.

La chaleur devint petit à petit insupportable. Tassés comme des sardines, les corps commencèrent à transpirer. Se leva alors sur la place de la République un brouillard insolite que le temps hivernal de ce 13 février figea à une

dizaine de centimètres au-dessus des têtes. L'atmosphère devint étrange, presque surnaturelle.

« Ils sont là ! »

Daniel fut littéralement soulevé du sol, tandis que la foule se mettait en mouvement. La masse compacte d'hommes et de femmes se déplaça en direction du cimetière du Père-Lachaise.

L'interminable serpent de mer du cortège avançait avec lenteur. Le piétinement des semelles sur l'asphalte rythmait la cadence. Le frottement des étoffes les unes contre les autres électrisait l'air.

Daniel tenta en vain d'apercevoir les corbillards. Ceux-ci contenaient les cercueils des huit martyrs. Le jeune garçon n'arrivait pas à réprimer l'excitation qui montait en lui. C'était un mélange de tristesse et de désir de se venger.

« Et s'ils chargeaient, là, maintenant, une nouvelle fois ? » pensa-t-il.

Les policiers n'auraient alors eu aucune chance face à des dizaines de milliers de personnes.

« On les écrasera... », grogna-t-il.

Il ferma les poings et les serra très fort.

Daniel aurait tant aimé que Maurice, son père, fût présent à ses côtés. Ils auraient marché de concert, épaule contre épaule, comme ils l'avaient fait quelques jours plus tôt.

La veille, il était allé lui rendre visite à l'hôpital. Il s'était assis près du lit. Il lui avait parlé doucement, longtemps,

guettant la moindre de ses réactions. Parfois la peau de ses bras tressaillait et l'espoir renaissait.

Depuis le 8 février, Maurice était dans le coma. Des appareils surveillaient son rythme cardiaque. Des électrodes étaient collées sur sa poitrine dissimulée sous le drap blanc et la couverture en laine rêche. Sa grosse moustache broussailleuse mangeait sa lèvre supérieure. Le sifflement de sa respiration n'avait rien de rassurant. La peau diaphane tendait sur les os des pommettes. Son teint livide tranchait avec ses sourcils charbonneux.

« Papa... Demain je vais à l'enterrement », avait dit Daniel avant de quitter la chambre.

Pas un frémissement, rien n'indiqua que Maurice l'avait entendu.

Le Père-Lachaise fut pris d'assaut. De toute part les gens se bousculaient pour atteindre le Mur des Fédérés où les cercueils avaient été exposés. Les gardiens du cimetière criaient en vain des recommandations inutiles. Ils n'avaient pas assez de bras et de jambes pour s'opposer à la foule innombrable.

Daniel joua des coudes. Poussa. Tira. Se força un passage. Son gabarit d'adolescent, plus frêle que la plupart des personnes présentes, le servit pour mieux se faufiler. Il parvint finalement à moins d'une dizaine de mètres du Mur.

Des officiels se tenaient en rang derrière les cercueils. Daniel en identifia quelques-uns. Maurice lui avait si

souvent tiré le portrait des dirigeants du Parti communiste qu'il ne lui était pas nécessaire de les avoir déjà vus pour les reconnaître.

L'un d'eux prit la parole. Sa voix solennelle résonna. L'oraison qu'il prononça fut pleine d'une ferveur militante. Daniel l'entendit sans l'écouter, obnubilé par les huit cercueils posés à même le sol. Un drapeau rouge les recouvrait. Les photos des morts étaient disposées sur des chevalets.

La cérémonie s'éternisa. Les orateurs se succédèrent les uns aux autres. Des poings se levèrent. Des pleurs ponctuèrent les discours. Le ciel s'obscurcit et menaça de percer. Daniel quant à lui n'avait d'yeux que pour le troisième cercueil en partant de la gauche, celui du jeune Daniel Féry.

Était-ce parce qu'il portait le même prénom que le supplicié? Était-ce parce qu'ils avaient seize ans tous les deux mais que lui, Daniel Féry, ne verrait jamais le jour de ses dix-sept? Toujours est-il que Daniel Châtelet se mit à sangloter de plus en plus fort. Ses reniflements appuyés et les ronflements de sa poitrine le firent remarquer. On chuchota autour de lui. On le poussa vers l'avant. Il ne résista pas. On l'entraîna près des officiels. Un homme en chapeau mou le saisit par le bras qu'il s'empressa de dresser au-dessus de la tête du garçon.

« L'honneur de l'humanité! » mugit-il.

Une clameur s'éleva. Elle se répéta indéfiniment, s'enfla et se dispersa à la manière d'une traînée de poudre. Les personnes les plus éloignées ne surent pas pourquoi elles

criaient, mais leur émotion n'en fut pas amoindrie pour autant.

Daniel se réveilla de la torpeur qui l'avait anesthésié le temps de se retrouver aux premières loges. Le choc fut brutal. Le monde réel lui revint en plein visage. Ce fut pareil à une noyade, quand le noyé refait surface et que la première bouffée d'air lui arrache un cri de souffrance.

Il se vit face à une foule démontée, son bras maintenu en l'air, le poignet fermement menotté par une main puissante – un chapelet de messieurs sinistres alignés en rang à côté de lui.

Une peur irraisonnée s'empara du garçon. Des centaines de regards le fusillaient. Son ventre se contracta à l'instant où l'Internationale retentissait. Des milliers de voix exultèrent, grondèrent et emportèrent tout sur leur passage.

Daniel crut qu'il allait défaillir. Ses jambes le portaient à peine. Son cerveau était en ébullition. Sa gorge était sèche. Un spasme vrilla ses intestins. L'émotion fut trop forte.

Ce 13 février 1962, Daniel Châtelet ne put se retenir. Il vida sa vessie dans son pantalon, sous les acclamations de la foule et sur les dernières paroles de l'Internationale.

Les jours précédents

Une quinzaine de jours plus tôt, un dimanche, Daniel et son père étaient partis à vélo pour une balade le long du canal de l'Ourcq.

Maurice travaillait dans l'atelier de peinture des usines Renault à Billancourt. Ses horaires changeaient chaque quinzaine, soumis au régime des trois-huit. Quand il était de l'équipe de nuit, Daniel le croisait le matin qui revenait du boulot, le visage encore tacheté de peinture, de celle dont il recouvrait les voitures armé d'un pistolet sous pression. Maurice filait directement dans la salle de bains où il se lavait à grande eau. Il en ressortait les cheveux coiffés en arrière et luisant de gomina. Les dents du peigne avaient tracé dans la chevelure paternelle des sillons parallèles, qui se rejoignaient à l'oblique sur la nuque. Dans sa moustache imposante perlaient encore quelques gouttes d'eau. Daniel gardait de sa petite enfance le souvenir cuisant des poils drus sur sa peau tendre.

Maurice s'asseyait dans la cuisine à côté de son fils. Daniel lui avait préparé un café ainsi qu'une paire de tartines beurrées. Les vitres de la fenêtre étaient embuées. Du salon parvenait l'écho de la radio allumée. Daniel adorait ces instants d'intimité où il se retrouvait au calme avec son père. S'ils se parlaient peu, les regards qu'ils échangeaient se suffisaient à eux-mêmes.

Depuis le décès six ans plus tôt d'Yvonne, sa mère, et le départ à sa majorité de sa grande sœur Louise, Daniel et Maurice vivaient ensemble à la manière un peu rude et un peu négligente des hommes – c'est-à-dire dans un éternel « ménage à faire », « vaisselle à laver », « linge à repriser ».

Louise avait, de fait, remplacé Yvonne durant cinq années. Des années qui l'avaient convaincue que sa survie exigeait son départ dès ses vingt et un ans. Père et fils s'étaient ligués pour lui rendre la vie infernale, la traitant plus durement qu'une domestique, exigeant toujours davantage d'elle et se plaignant sans cesse.

« Je ne suis qu'une boniche pour vous ! » leur lançait-elle à la figure quand la coupe était pleine.

Le pire était que les deux « mâles » de la famille ne réfutaient pas l'accusation. Ils ne voyaient aucune raison de ne pas user de Louise selon leur bon gré. L'entretien de la maison revenait à la femme, il n'y avait pas à revenir sur ce principe.

Le jour de son vingt et unième anniversaire, Louise fit ses valises. Elle planta là père et frère pour s'installer provisoirement chez une amie en banlieue parisienne. Elle laissa derrière elle un appartement impeccable, et le souvenir d'une ménagère efficace.

« Ingrate », commenta laconiquement Maurice quand elle eut claqué la porte.

« Tu l'as dit, papa », renchérit Daniel.

La vie quotidienne devint pour eux une source de tracas, jusqu'à ce qu'ils abdiquent et laissent les choses pourrir naturellement.

« Tante Yvonne nous manque, hein Daniel ? » constatait le père quand il contemplait l'étendue du chaos.

Maurice avait pris l'habitude, par dérision, de surnommer sa femme « tante Yvonne ». Un petit nom affectueux qu'il avait emprunté à l'épouse du général de Gaulle, président de la République depuis 1958. La majorité de la population française avait adopté ce sobriquet affectueux pour désigner la Première Dame de France, et Maurice rayonnait quand dans un canard quelconque il le voyait imprimé en toutes lettres.

« Tante Yvonne ! On parle de toi dans le journal ! »

La mère de Daniel le prenait du bon côté. Elle ne montra jamais la moindre irritation. Yvonne était une femme infiniment patiente, attentive aux autres et d'une rare gentillesse.

Quand une leucémie foudroyante l'emporta, Maurice comprit ce qu'elle avait représenté pour lui. S'il ne sombra pas dans la dépression, ce ne fut que parce qu'il compensa son chagrin par un regain d'activité politique au sein de la cellule du Parti communiste de son quartier. Quant à Daniel, il se remit à faire pipi au lit pendant quelques mois, et Louise devint naturellement la « boniche » de ces messieurs.

Maurice avait adhéré au Parti communiste français au sortir de la dernière guerre, en 1946. Militant convaincu que des lendemains heureux chanteraient très bientôt, il fut de

toutes les manifestations et de toutes les réunions possibles et imaginables.

Son poste à l'atelier de peinture des usines Renault lui était précieux, faisant de lui un élément indispensable de la cellule locale. Ce que ses supérieurs appelaient un agitateur, un coco ou encore un « salopard ».

Daniel, dès son plus jeune âge, entendit son père narrer ses exploits par le menu. C'était pour lui bien plus intéressant que les contes à l'eau de rose que sa mère lui lisait le soir avant de s'endormir.

Au fil des années, Maurice devint pour le garçonnet, puis pour l'adolescent, un modèle insurpassable. Même si parfois il regrettait l'absence du père parti manifester ou « réunionner » comme se moquait gentiment Yvonne.

L'atelier de peinture était un point stratégique de la chaîne de montage des usines Renault. Toutes les voitures, après assemblage, y convergeaient. En cas de bouchon, c'était la chaîne dans sa totalité qui se grippait. Et question embouteillage, Maurice s'y connaissait. Délégué syndical CGT, il était au centre des mouvements de grève ou de débrayage qui donnaient une migraine carabinée aux dirigeants de l'entreprise nationale.

Certains soirs, du temps d'Yvonne, Maurice rentrait à la maison sans se rendre immédiatement dans la salle de bains. Il prenait à part son jeune fils, posait ses deux énormes paluches sur ses épaules, le regardait droit dans les yeux et annonçait solennellement :

« Thrombose ! »

Bien que le mot fût compliqué et résonnât comme le son du cor avant l'hallali, une seule explication suffit à Daniel pour en comprendre le sens particulier. La thrombose c'était l'arrêt de la chaîne, le caillot dans le système sanguin de l'usine, la lutte qui commençait et son père en première ligne.

« Thrombose ! Thrombose ! Thrombose ! » hurlait Daniel dans la maison en entamant la danse du scalp.

Louise haussait les épaules et levait les yeux au ciel. Elle en était déjà à l'âge où les jeunes filles crayonnaient un trait noir à l'arrière de leurs cuisses et de leurs mollets pour imiter les coutures des bas qu'elles n'avaient pas encore le droit de porter.

Yvonne, elle, laissait faire. Elle savait que Daniel tirait une grande fierté de l'importance vraie ou supposée de son père. Pour rien au monde elle n'aurait gâché la joie de son fils. Même si elle estimait qu'il était un peu jeunot pour entrer en politique, elle ne s'opposa jamais à ce que son apprenti sioux entrât sur le sentier de la guerre des classes.

Donc, ce dimanche de la fin janvier 62, Daniel et Maurice décidèrent d'aller faire un tour à vélo le long du canal de l'Ourcq.

C'était un jour particulièrement beau pour le mois. Le matin en ouvrant les rideaux du salon et en voyant un beau soleil naître à l'horizon, le père décida sur-le-champ de la balade. Il alla prévenir son fils.

« Debout, moussaillon ! Cet après-midi on part à l'abordage ! »

Daniel aurait préféré feignanter plus longtemps au lit mais, secoué par son père comme un prunier le jour de la récolte, il dut se résoudre à quitter la tiédeur exquise des deux couvertures en laine qui le recouvraient jusqu'au menton. Il ouvrit un, puis l'autre œil, ronchonna pour la forme avant de se lever et d'enfiler ses chaussons.

Ordinairement, Maurice laissait son fils traîner et faire la grasse matinée. Le dimanche matin il avait pour coutume de se rendre sur le marché à deux rues de l'immeuble où ils habitaient. Il s'habillait, restait en chaussettes pour ne pas faire de bruit, prenait un café rapide sur le bord de l'évier de la cuisine, posait la tasse sur la pile de vaisselle sale, attrapait une paire de chaussures et sortait en refermant la porte doucement derrière lui.

Maurice descendait les escaliers, croisait la concierge devant sa loge ou bien dans la courette tandis qu'elle sortait les poubelles. Il la saluait, discutait parfois un instant avec elle – selon son humeur et son degré de sociabilité qui pouvait sans raison basculer dans le rouge d'une seconde à l'autre –, avant de gagner le marché où un camarade l'attendait. Il le retrouvait dans un bistrot où ce dernier lui donnait son paquet d'*Humanité*, le journal du Parti communiste – « l'Organe » comme le nommait Maurice.

Après un petit noir sur le zinc, il allait vendre *l'Huma* à la criée sur le marché. Il y consommait sa matinée, écoulant sa

pile de journaux. Les mauvais jours, s'il lui en restait deux ou trois sur les bras, il n'hésitait pas à les payer de sa poche, se sentant fautif et mauvais militant.

Vers midi il rentrait à la maison pour retrouver Daniel, dont la mission consistait à s'occuper du repas : nouilles, saucisson, orange ou pain confiture, un verre de limonade pour le fils et un ballon de bordeaux supérieur pour le père.

« Fiston, tu prépares les vélos pendant que je suis au marché », commanda Maurice.

Avant de sortir il ajouta de l'entrée, un ton plus haut :

« Et surtout n'oublie pas les sandwiches pour la balade ! Des gros avec beaucoup de beurre !

– Ouais, pa' ! » répondit Daniel des toilettes où il soulageait une envie pressante.

Les vélos se trouvaient à l'abri sur le minuscule balcon de leur appartement, protégés des intempéries sous des bâches en plastique que Maurice avait récupérées à l'atelier de peinture de l'usine.

Il fallut les rentrer à l'intérieur et vérifier la pression des pneus en les tâtant entre le pouce et l'index. Une opération qui demandait du doigté et de l'expérience. Daniel en profita pour graisser les chaînes, salissant chaque centimètre carré autour de lui – à croire qu'il le faisait exprès. Il essuya vaguement les dégâts avec un chiffon sale qu'il jeta négligemment n'importe où. Ensuite il déposa les bicyclettes dans l'entrée et alla déjeuner.

Le dimanche matin lui appartenait. Il pouvait faire ce que bon lui semblait. Glander, lire, écouter la radio, ne pas faire la vaisselle, regarder le linge sale comme on admire une œuvre d'art qu'on ne comprend pas, vider la poubelle dans le vide-ordures, simplement pour le plaisir incomparable d'entendre les boîtes de conserve et les bouteilles en verre jouer une symphonie qui se répercutait dans tout l'immeuble.

Ce concerto dodécaphonique agaçait prodigieusement la vieille peau qui habitait l'appartement sous le leur. Celle-ci avait pris l'habitude de cogner au plafond à l'aide d'un manche à balai dès que Daniel mettait la radio un peu trop fort. Plus elle s'excitait, plus le garçon augmentait le volume. Prétendre que le boucan tonitruant de la poubelle dévalant, les dimanches matin, le vide-ordures lui donnait de l'urticaire, serait minimiser l'effet produit sur la vieille peau. Elle bondissait de son fauteuil, autant que ses antiques jambes déformées par l'arthrite le lui permettaient. Elle attrapait un balai et pilonnait le plafond, jusqu'à ce qu'une quinte de toux et des douleurs articulaires lui rappellent son âge avancé.

Elle se plaignit un jour à son voisin, mais la malheureuse était atteinte d'un handicap qui, aux yeux de Maurice, ne lui donnait pas le droit de rouspéter : la vieille peau votait à droite et s'en vantait. Une tare qu'un militant communiste ne pouvait ni admettre ni excuser. Maurice écouta sans broncher ses récriminations. Il acquiesça poliment comme s'il

compataissait. Puis il monta à l'étage, rentra chez lui et brancha le volume de la radio à son maximum, avant de balancer un quatuor de bouteilles en verre dans le vide-ordures.

Daniel n'accompagnait plus son père sur le marché depuis l'unique fois où il y était allé. Agé de douze ans à l'époque, il avait insisté et Maurice s'était laissé convaincre. Daniel l'avait suivi comme un jeune chiot plusieurs heures durant.

Maurice vendait « l'Organe » en tentant d'embrigader le chaland. Il criait à tue-tête les gros titres de *l'Huma*. Il dégoisait avec délice sur de Gaulle, ses ministres et sa politique. Il augurait des lendemains qui chantent, des jours meilleurs sous la bannière rouge sang d'un communisme purificateur. Il expliquait à qui voulait l'entendre que le paradis sur terre se trouvait là-bas. A l'est où l'homme n'exploitait pas l'homme et où le capital n'engendrait pas le malheur et la souffrance. Il s'emportait quand on le contredisait. Il houspillait les tièdes, ceux qu'il appelait « les mous du genou ».

Bref, Daniel eut l'occasion de voir en vrai son père militer. Il sentit, malgré son jeune âge et l'envie qu'il avait d'être à ses côtés, que Maurice n'était pas à l'aise avec lui dans ses pattes.

« Je te gêne, papa ? »

– Où vas-tu chercher ça, fiston ? C'est toi la relève, il faut bien que tu apprennes », lui avait assuré son père, mais le ton de sa voix manquait de conviction.

Le jeune garçon comprit aussi ce jour-là qu'entre la réalité du terrain et les histoires que lui racontait son père, il y avait une différence notoire – celle de l'épopée.

Quand Maurice narrait à son fils ses combats, ses luttes, la beauté de l'entraide militante, du devoir accompli, c'était autre chose que la banalité grossière d'un vendeur de journaux à la criée.

D'autant plus que son père ne lui parlait jamais des regards en biais, des invectives qui fusaient çà et là et de l'animosité qu'il suscitait chez certaines personnes, notamment chez les commerçants.

C'était bien les lendemains qui chanteraient, mais pour ce qui concernait les aujourd'hui... il en allait différemment.

« Tu sais papa, j'ai bien aimé, mais je crois que je préfère rester à la maison parce que c'est fatigant de te suivre. »

Daniel avait trouvé cette excuse piteuse en guise de message sibyllin à l'intention de son père : les marchés du dimanche matin étaient sa chasse gardée. A l'avenir il ne viendrait plus l'importuner.

Maurice avait passé la main dans les cheveux de son fils. Il avait souri avant de hocher plusieurs fois la tête. Daniel lui avait rendu son sourire. Ils avaient achevé la matinée à la table d'un bistrot devant un lait fraise et un pastis noyé pour sceller leur accord tacite.

Vers midi Maurice rentra du marché. Il tenait à la main quatre exemplaires de *l'Huma* qu'il n'avait pas réussi

à vendre, et arborait la mine des mauvais jours : lèvres crispées, regard fuyant.

« Beaucoup de cons ce matin... »

Le commentaire ordurier de son père ne troubla pas Daniel. Cette phrase rituelle, il la prononçait chaque fois qu'il se retrouvait avec des journaux sur les bras.

Maurice se rendit dans sa chambre. Il jeta le reliquat sur le lit, avant d'ouvrir un des tiroirs du haut de sa commode. Il en extirpa une boîte en fer blanc ayant autrefois contenu des biscuits. Il souleva le couvercle, puis glissa à l'intérieur l'argent des ventes de la matinée. Il fouilla ensuite dans une poche de son pantalon. A l'aveuglette, il compta un nombre de pièces correspondant au montant des invendus, les dénicha et les mit dans la boîte avec les autres. Il rangea le tout, puis partit retrouver son fils qu'il rejoignit dans la cuisine.

« Tu as préparé les sandwiches, fiston ? »

– Oui, papa.

– Parfait. Alors qu'en penserais-tu si nous filions maintenant ? Profitons tout de suite de ce beau temps... Mais couvre-toi bien, il fait un froid de canard et le soleil ne chauffe que les nantis de la Bourse. »

Maurice vouait une haine particulière envers les capitalistes boursiers. Il les traitait volontiers d'exploiteurs et d'assassins. Il n'y avait rien de pire pour l'ouvrier qu'il était que les bénéfices de la spéculation. Seul l'argent gagné à la sueur de son front avait une réelle valeur : celle du travail bien fait.

« Et puis pense à prendre une bouteille de limonade.

– D'accord, papa. »

La *fameuse* bouteille de limonade qu'ils réservaient pour les balades à vélo. Celle qu'ils buvaient à tour de rôle directement au goulot, et dont les bulles explosaient dans la bouche, chatouillaient le palais et vous arrachaient des larmes de plaisir, laissant dans leur sillage un arrière-goût acidulé de citron.

Daniel répartit les provisions dans les sacoches du vélo de son père. Ce dernier possédait un guidon de course dernier modèle. Maurice avait bichonné la « bête » des heures durant. Il avait consacré des sommes non négligeables à son entretien et à son amélioration : dérailleur sport, selle confort, freins neufs, pneus spécial course, gourde en métal anticorrosion. Les poignées du guidon étaient emmaillotées dans un tissu bouclette afin d'absorber la transpiration. Le même tissu qui enveloppait le volant de la 2 CV familiale garée pour l'hivernage chez les grands-parents paternels à Meaux.

A Paris la voiture était un luxe doublé d'une inutilité. Maurice se rendait à son travail en métro, et Daniel à pied jusqu'à son lycée distant de moins d'un kilomètre de chez lui. La 2 CV n'était nécessaire que durant les périodes de vacances pour des virées lointaines. Au Tréport par exemple, où ils avaient passé une semaine entière l'été dernier à se cailler les miches en plein mois d'août dans un camping.

« Allez, zou ! En avant mauvaise troupe ! »

Maurice souleva son vélo. Il le percha sur son épaule et sortit de l'appartement. Son fils l'imita.

« Claque la porte derrière toi. »

Daniel obéit.

Ils descendirent les escaliers. Ils croisèrent la voisine du dessous dans le hall d'entrée, un filet à provisions dans une main. Non seulement râleuse mais radine, la vieille peau faisait son marché à la clôture, quand les commerçants commençaient à remballer. Ainsi elle pouvait discuter les prix et rabioter des remises conséquentes.

« Bonjour *môdame* », dit Maurice, tandis que Daniel saluait d'un hochement de la tête.

La vieille peau ne broncha pas. Les ignorant, elle détourna la tête. Sa bouche fit un bruit comparable à celui d'une crevaillon. Ses lèvres battirent de l'aile. Cette moue amusa Daniel, qui se retint de rire.

« Vive Moscou ! » cria alors son père, si fort que l'unique plante grasse qui agrémentait le hall d'entrée de l'immeuble sembla en pâlir.

Surprise, la vieille peau faillit en avaler son dentier. Elle gargouilla une méchanceté, mais n'eut pas le temps de dire le fond de sa pensée à ces deux mauvais Français. Déjà ils enfourchaient leurs engins du diable et partaient en direction du canal de l'Ourcq, via le Bassin de la Villette.

Ils pédalaient à bonne allure, l'Ourcq à main gauche. S'ils avaient poussé leur randonnée jusqu'au bout, ils auraient atteint Meaux. Mais ce dimanche Maurice avait

prévenu qu'ils s'arrêteraient pour pique-niquer bien avant Claye-Souilly.

Daniel et son père roulaient de concert, utilisant presque toute la largeur du chemin. En janvier peu d'amateurs se risquaient à une sortie à vélo, et la piste leur appartenait. Seuls quelques promeneurs les obligeaient à slalomer pour les éviter.

Maurice avait retiré son pull pour se mettre à l'aise, en débardeur. Des touffes de poils dépassaient de l'encolure, d'autres coiffaient ses épaules. Daniel, depuis sa plus tendre enfance, était impressionné par la pilosité de son père, poilu comme un orang-outan. Il se demandait parfois avec inquiétude si un jour il verrait son corps se couvrir d'une telle toison à l'abondance exubérante. Il guettait parfois dans la glace de la salle de bains l'apparition tant redoutée, se contorsionnant comme un beau diable afin de se contempler sous toutes les coutures. Ne pouvant s'y résoudre, il envisageait des méthodes d'arrachage aussi douloureuses que la pince à épiler ou aussi radicales que le chalumeau.

Mais aujourd'hui Daniel appréhendait avant tout le moment où Maurice allait descendre de vélo, retirer son pantalon et se mettre en petites cuissettes. Un short en coton bleu pétrole qui datait de l'époque ancienne de son service militaire – une antiquité digne du musée du Louvre.

Depuis la fin de sa période armée, Maurice avait un tantinet grossi, tandis que ses cuissettes avaient plutôt rétréci au lavage. De fait, il boudinait sous l'élastique tendu

du short, et sa bedaine rondouillette débordait par-dessus en un repli disgracieux. Les fesses paternelles étaient quant à elles engoncées, si bien que la couture rentrait dans la raie, marquant une délimitation particulièrement obscène. Un phénomène qu'accentuait la selle « compétition ». Vue de dos, l'image offerte par Maurice n'était pas très flatteuse.

Daniel n'aimait guère rouler en compagnie d'un monsieur Bibendum poilu, et quand son père entreprit l'effeuillage, il tenta de l'en dissuader.

« Papa, t'es obligé de te mettre en short ? Il fait pas un peu froid pour ça ? »

– Mauviette ! On se demande qui est le plus jeune ici. Allez, on fait la course ! »

Maurice se remit en selle et se lança aussitôt dans un sprint effréné.

Ça ne manquait jamais. A chaque excursion Maurice défiait Daniel à la course. Que voulait-il prouver ? Pourquoi un père s'acharne-t-il à se comparer à son fils ? Pourtant Maurice partait avec un sacré handicap : l'âge.

Le peu de chances qu'il avait, il le dépensait en fanfaronnades inutiles, qui finissaient par l'exténuer définitivement. Il mettait par exemple le grand braquet, se dressait en danseuse sur ses jambes aux muscles bandés et pédalait comme un dératé. Il ne fallait qu'une trentaine de mètres avant qu'il ne se rassît, les guiboles flageolantes, le palpitant affolé, et qu'il ne revînt à un braquet plus modeste.